

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 26

Artikel: Ces gens qui vont sur les automobiles
Autor: Gédéon
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223988>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOIR

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi



Pages d'autrefois

VIEUX SOUVENIRS

PARMI ces vieux souvenirs, je retrouve une autre figure encore. Elle est bien connue, celle-là, elle n'est pas à jamais oubliée, comme « la grosse Louise » et « le grand Frédéric » ; c'est celle d'Urbain Olivier.

On le voyait passer sur la route, avec sa carriole, son fusil et son chien, allant chasser les oiseaux dont il faisait collection, dans ces bois qu'il a tant aimés, qu'il a si bien compris, et quelquefois même si bien décrits, en sa langue fruste, souvent maladroite, mais qui dit ce qu'elle veut dire avec une saveur du cru. Sur son chemin, il avait bien des saluts à rendre ; et les étrangers le suivaient des yeux, comme une curiosité, sans qu'il y prît garde. Jamais je n'oublierai sa longue silhouette maigre, son bon visage, toujours frais rase, aux traits fins sous les cheveux blanchissants, éclairé par des yeux attentifs et très doux, habitués à s'arrêter longuement sur les choses pour en pénétrer l'âme, sa démarche grave, qui aurait semblé mélancolique si toute sa personne n'avait dégagé une impression d'extrême sérénité, ses mains mêmes, que je revois avec une étonnante netteté, de fortes mains de travailleur, à la fois déformées et soignées, larges et de tons ivoirins.

Le passage d'Urbain Olivier était un petit événement, qu'on attendait, et qui rompait la monotony des journées. Quelquefois il s'arrêtait un instant avec la grosse Louise, qui redressait sa taille de gendarme, et l'on entendait un colloque qui ne variait guère :

— Eh bien ! mère ***, comment ça va-t-il, ces temps ?

— Pas trop mal, monsieur Olivier, je vous remercie, pas trop mal ; seulement, on a toujours bien de la peine !

— Que voulez-vous ? Il faut prendre courage et avoir confiance...

— Bien sûr, mon bon monsieur, c'est encore ce qu'on a trouvé de mieux !

Ou bien, quand il rentrait, les bottes blanches de poussière, quelqu'un se hasardait-il à lui demander :

— Avez-vous fait bonne chasse, aujourd'hui, monsieur.

Il expliquait alors qu'il n'y avait pas grand gibier, et qu'il ne tirait pas les oiseaux dont il possédait des exemplaires suffisants pour sa collection.

Et quand on l'avait vu disparaître au contour du chemin, on se mettait à parler de ses livres.

Je les ai relus, ses livres. Je sais bien tout ce qu'on en peut dire, je sais qu'on peut leur reprocher trop peu de style et un peu trop de piété facile ; je sais qu'on allègue qu'ils ne dépeignent pas au vrai les mœurs de nos campa-

gnes, qu'ils y mettent trop de bonté, trop de morale, et qu'ils n'ont peut-être pas fait dans leurs milieux même, tout le bien qu'en attendait leur auteur. J'ai entendu formuler autour de moi ces reproches, et d'autres encore, qui ne sont peut-être pas sans quelque fondement. Mais, est-ce parce que sa figure est inséparable de mes meilleurs souvenirs ? en feuilletant ses volumes que depuis des années je n'avais pas ouverts, comme depuis des années je n'ai pas revu le « pied des bois », j'ai respiré le bon parfum des feuilles humides, des fraises et des myrtilles, et j'ai retrouvé l'impression mystérieuse de la vieille forêt...

Aux premiers jours de l'automne, il fallait quitter Givryns ; dès la mi-septembre, dès que les feuilles de ses hêtres commençaient à jaunir, la forêt nous envoyait des souffles glacés qui nous chassaient. Le paysage avait pourtant encore, à ce moment-là, des séductions profondes : les rayons d'un soleil blanc filtraient plus épais à travers les branches dégarnies ; les pieds enfouissaient dans des tapis de feuilles mortes ; les horizons se déployaient avec des splendeurs de couleurs parfois éblouissantes à faire fermer les yeux, parfois dégradées en nuances infinies, infiniment douces, où courait la gamme délicate des gris, des roses clair et des violets. C'était triste et c'était charmant, du charme et de la tristesse des choses fugitives qui vont passer, des fragiles beautés qui périssent ; et par les vents frais, par les lumières pâles, par les vases des feuilles, sous le ciel qui s'abaissait, flottaient épars, avec les regrets des belles chaudes journées enfinies, de très vagues idées de fin, de deuil, de mort qui assombrissaient les heures...

Nous partons, et, bientôt après, du jardin du collège, je voyais la neige d'hiver s'amasser sur la montagne, envahir le pied des bois, et tomber en flocons serrés pendant des journées entières et tout envelopper dans son linceul monotone que seule pourrait fondre la tiédeur du printemps...

Edouard Rod.



PORTA LÈ TSAUSSE

PORTA lè tsausse ! Vaitcé onna raison que lè vilhie quemet lè tsausse ! Quand la Suzon à Djabram fâ fêre à son hommo tot cein que stasse vâo, que lè li, Suzon, que comande à l'ottô, que Djabram lè livrâ po lè centime po bâire son verro, que pâo pas pâ alla votâ sein que la Suzon lâi diesse : « Tè faut votâ po on tau, et pu lè bon », eh bin ! lè dzein diant que lè la Suzon que l'a met lè tsausse. Sé prâo que Djabram lâ sè tsausse et que la Suzon ne voudrâ pas que l'aulle sein tsausse, du que l'ein à la mancânce. Vo séde prâo assebin que la Suzon a lè sinne ein tâila blliantse, on bocon grossire dâi coup, serrâie ào pétro, lardze ài dzenâo, avoué portetta devant, perclousse derrâi, et que ne voudrâ pas ein avâi on autre par quemet son hommo. Fâ rein ! on

dit, tot parâi : « L'è la Suzon que porte lè tsausse ».

Dâo vilhio teimps, de ellique d'Adam et d'Eve pè le courti d'Eden, lâi avâi min de cosandâi et de cosandâire po fêre lè vetire. Se Suzon l'avâi vitiu adan, on arâi de : « L'è li que porte la folhie de vegne ! » N'arâi pas manquâ, po cein que lâi avâi dza dâi fenne que menâvant lâo z'homme pè lo bet dâo nâ.

Ein apri, quand on a fê dâi roclaire avoué dâi pî de bête, on desâi dinse :

— Dein clli mènâdzo, l'è la Suzon que l'a met la pî de tasson. L'hommo l'a la pî d'ôtie !

On ein oût oncora de clliâo z'affré dinse, l'è su. Ein a que diant :

— L'è la fenna que tint lè batse. L'è li que l'a la bossa. Ie porte lè bretalle. L'a la clliâo dâo guillon. Ie tint lè corne de la tserri. L'è li qu'e-câo. L'è la Suzon que fâ la râie po pliantâ lè truffie, Djabram met lè bocon... La fenna clliâo la porte de la grandze, l'hommo clliaque de la dzenelhîre. Suzon fâ lè tsevelhie po la boutseri, Djabram racllie lè bouî. L'a la grôcha montra... et dâi mouf d'affré dinse.

Du que lâi a lè tenotmobile, quand la fenna l'è la maîtra, on dit adan :

— L'è li que tint lo volant !

Quand l'âodrant mé ein aréoplane, on vâo dere :

— L'è la fenna que tint lè comandre !

Ao dzo de houâ, cein coumeince de boun' hâora que la fêmalla bete lè tsausse. Cein sè passe dza quand lè dzouveno sant amouairâo. L'è adf pî quand sè freppant. ² L'affré sè gonflie adf mè quand sè sant promet. ³ Dèvant de lâo maryâ, l'hommo l'écrit dinse :

— Accutâ-vâi, ma grachâosa Suzon, ie vu que no no mâryein à onj'hâore. Ie vu qu'on aille avoué onna vâitere ào prâdzo. Ie vu que la noce sè fasse vè mon père. Ie vu qu'apri on fasse onna verya dein lè canton allemand.

Et la Suzon riguene et s'è peinse dinse :

— Vaitec Djabram que vint d'écrire sè derrière volontâ !

Marc à Louis.

¹ la pî d'ôtie: litt. la peau d'oeie: la chair de poule. ² se fiancent, passent l'anneau, la freppa. ³ ont écrit leurs annonces.

CES GENS QUI VONT SUR LES AUTOMOBILES

Bien sûr que les automobiles c'est, si on veut, une belle invention, et principalement pour faire enrager ceux des chemins de fer qui se sont tant cru de pouvoir se moquer du monde. Mais quand même, sans vouloir dire, de ces automobiles y en a seulement de trop. On peut bien les corder à ceux comme y en a, qui sont honnêtes avec les gens, qui n'ont pas peur de ralentir plutôt que de faire un malheur et qui n'ont pas toujours des airs de croire qu'ils ont tous les droits sur les routes, comme si le gouvernement les avait faites d'exprès pour eux. Mais alors, pour ces enragés qu'il faut qu'ils aillent comme des tourbillons tant que dans les villages, et que jamais ils ne prendraient la peine de se tirer un peu qu'il faut qu'on se mette dans les fossés pour n'être pas émêlés, ne me parlez pas de ceux-là ! Quand ils vont se donner une zon-née contre un poteau ou qu'ils se rebedouent en bas les talus

de la route, on ne peut pas autrement que se dire : « Ils ne l'ont pas volé ». Ces charavoûtes, va ! Ils nous font manger assez de poussière : qu'ils la mordent voir une fois pour connaître le goût qu'elle a.

Un qui ne les aimait pas tant, c'était le gros François, de la Scie des Grands-Crêts, que c'était donc lui qui faisait les charrois. Des fois il allait par la Côte descendre les billons, et, quand ils étaient sciés, il te les menait à la gare du chemin de fer, d'environ trois heures plus bas.

Par un temps qu'il y eut, c'était encore assez plaisant. Bien sûr qu'à la descente il fallait être là, se veiller les contours, la mécanique et tout. Vous pouvez croire, avec ces échafaudées qu'il mettait sur son char, que pas un ne prenait d'autant puissants voyages. Mais alors, pour la remontée, on n'avait qu'à laisser aller. Mon François se calait sur les couvertures des chevaux et te faisait de ces pionnées... quoi, mieux que dans son lit. Il faut vous dire qu'il avait une tralée de mioches, et vous savez bien ce que c'est : y en a toujours au moins un pour crier la nuit. Non pas que sur son char il était bien tranquille, avec cette jolie musique des grelotières des chevaux qu'il semblait qu'elle lui faisait tout le temps :

— On va bon pas, dors bien François... Dors bien François, on va bon pas.

Et il n'avait pas seulement besoin de se veiller les pines : ses bêtes s'arrêtent toutes seules. Il les avait dressées d'extra !

Mais au jour d'aujourd'hui, allez voir essayer d'y faire. On ne peut pas fermer les yeux pour le moindre clopet qu'on entend ces poisons de trompes qui ron-ronnent, qui bouaillent, qui sicient, qui font des bruits du diable tous plus pouets les uns que les autres, que c'est leur manière de dire :

— Tirez-vous ! On arrive !

Par devant, par derrière, tout le temps c'est la même vie. On n'a plus un moment de bon.

De beau savoir que ce commerce engrangeait joliment François et qu'il ne faisait pas du zèle pour tirer sur ses guides. Pour ceux qui lui descendaient contre, force était qu'il se bouge, mais ceux qui montaient par derrière, ils pouvaient bien bouailler, sicient et jurer un moment avant qu'il les laisse passer. Y en a bien qu'il a fait mettre au pas de ses chevaux. Et quand ils voulaient l'insurter, il savait prendre une mine tant bête que ça leur ôtait le courage. Mais lui, qui riait par dessous, se pensait dans son par-de-dans :

— S'il y a une bête ici, ça n'est toujours pas sur mon char !

Un jour, il n'y a pas longtemps de ça, François était z'allé querir des billons qu'ils avaient misé. Il ne se croyait pas de trouver des automobiles, rapport que le chemin n'était pas seulement tant bon, mais avec tous ces demi-fous qui dévastent par le pays, il n'y a plus de sécurité nulle part. Il le rencontre donc une de ces machines, juste à un décontour, et qu'ils étaient chacun d'un côté d'un pontet où, ma fî ! ça n'était pas possible qu'on tâche moyen de croire.

— Hé là-bas ! rangez votre char, que lui crie le chauffeur — une espèce de mal embouché de nouveau riche qu'on aurait dit, avec ses jambières jaunes, sa grande peau de bête et ses grosses lunettes noires comme ils en ont pour casser les cailloux, un échappé de la cage à Barnum.

— Vous avez aussi bon loisir d'attendre que moi, que lui répond François. Quand on gagne sa pauvre vie, on a droit de passer premier.

Je ne peux pas vous dire toutes les raisons qu'ils se sont tenues, mais suffit qu'ils se sont obstinés tous les deux. Seulement, après un moment François n'a plus rien répliqué. Il s'est assis sur le muret du pontet, il a bourré tranquillement sa pipe et s'est emmodé à fumer comme un que rien ne presse.

En voyant ça, l'autre s'est cru de faire d'assemblant de lire son journal, qu'il en avait un dans sa poche, mais on pouvait bien voir que ça lui fourmillait joliment dans les doigts. Ça

n'a pas été long qu'il a jeté le journal d'à côté de lui, avec une mine de dire : Ça va-t-il durer ce commerce ?

Alors, sans avoir l'air de rien, François lui fait bien poliment :

— Ecoutez-voir, ça ne mène à rien de s'insurer. On ne sait pas le temps qu'on veut rester ici, il faut tâcher de se donner patience. Si des fois vous avez fini votre papier, passez-moi-le-vou un moment, moi je vous prêterai ma pipe.

L'autre n'a pas été à la hauteur d'en rien répondre, mais quand même ça lui a fait effet : il a empoigné sa manivelle, que c'est donc ça qu'ils conduisent, et a bel et bien reculé tout en saignant qu'un diable. Adonc François a avancé son char, et quand il a été d'à côté de l'automobile, que l'autre voulait recommencer à te l'agirer de vilaines raisons, il lui a fait tout gentiment :

— Eh bien ! une autre fois, que vous seriez moins pressé qu'aujourd'hui, je veux tâcher d'avoir des cartes : on pourra faire un yass !

Gédéon des Amburnex.

Distraction gratuite. — Jeannot garde ses vaches dans le champ qui descend jusqu'à la ligne du chemin de fer.

Jeannot s'ennuie. Il grimpe sur la palissade qui longe la voie, s'asseoit et là, un brin d'herbe entre les dents, les jambes ballant dans le vide, il attend.

Passé son ami Colin.

— Ben, qu'est-ce que tu fais-là, Jeannot ?

— Tu vois, je m'amuse.

— C't'idée ! S'asseoir sur une palissade pour regarder passer les trains !

— Pourquoi pas ! il y a bien des gens qui prennent le train pour regarder défiler des palissades !

GUILLAUME TELL A PREMIER

DANS le village de Premier a eu lieu une fête assez originale et tout à fait patriotique. Ils ont fait de l'histoire de Guillaume Tell une espèce de drame à leur façon, et ils l'ont représenté pour terminer leurs réjouissances de nouvelle année. Tout Romainmôtier y est allé, et je ne puis m'empêcher de te rapporter quelques-uns des traits qui m'ont été racontés de ce singulier spectacle. On se serait cru transporté au temps de Thespis. Ces braves gens avaient élevé une espèce de théâtre sur la place de commune, et c'est là qu'ils ont commencé leur pièce. Mais comme tout ne pouvait se passer sur un aussi petit espace, ils en descendaient bientôt dans la chaleur de l'action, et leur théâtre finit par être la place entière et même presque tout le village, en sorte qu'avant la moitié de la tragédie tout était déplacé : les spectateurs étaient sur la scène et les acteurs partout. Comme ils n'avaient point de rôle écrit et qu'ils improvisaient, leurs dialogues n'étaient pas toujours fort tragiques, et dans les moments de passion surtout il leur échappait d'exprimer les mouvements de leur âme avec une énergie un peu grossière. Et pourtant ils avaient quelquefois de forts bons moments et même de la noblesse.

Pour la pomme, ils avaient préparé un pommeier chargé de fruits. C'est là qu'on est allé la cueillir. Un homme caché dans le tronc de l'arbre contre lequel était appuyé l'enfant, ouvrirait un petit guichet pour substituer, au moment du tir, une autre pomme percée d'une flèche. Après cela ils s'embarquaient dans un bateau placé sur une luge. Mais comme il leur aurait été difficile de représenter le reste de la navigation, ils sont allés faire naufrage derrière une maison, et l'on a raconté l'aventure. Tell, pour attendre Gessler au passage, va se placer... sur un rocher ?... non, sur le toit de la maison voisine. Alors, au moment où Tell s'apprête à exécuter son projet, arrive, au son d'une musique joyeuse, une noce villageoise qui danse une ronde qui avait été faite exprès. Cette idée de faire contraster le tragique de l'action de Tell avec la joie d'une noce est certainement très heureuse ; et si ce sont les gens de Premier qui l'ont trouvée, ils

¹ Lettre écrite, d'Agiez, à propos d'une représentation-dramatique, par un jeune pasteur à son ami, le 8 janvier 1820.

peuvent se vanter de s'être rencontrés avec le grand poète allemand Schiller, qui en a fait usage dans sa tragédie.

Quoi qu'il en soit, Gessler arrive, et comme il a la précaution de tenir ses yeux fixés sur Tell, pour voir quand il décochera le trait, ce qui détruit bien un peu l'illusion, il ne manque pas de tomber de cheval à point nommé. Mais ce qui détruisait l'illusion bien plus encore, c'étaient huit enterreurs en grand costume, chapeaux battus, longs crêpes, manteaux noirs, qui près de là, attendaient patiemment que Gessler fût tué pour venir le prendre. Enfin on l'enterre et le tout finit par des danses et par un discours que Tell adresse au parterre pour lui dire comment l'idée était venue à tous ces acteurs de jouer une tragédie. Ces gens de Premier se distinguent en général par la simplicité de leurs manières et par leur bonhomie. Ils ne vont jamais s'amuser hors de chez eux et ils s'amusent toujours mieux que les autres. Dans cette occasion ils ont reçu les visiteurs de Romainmôtier avec une cordialité et des prévenances qu'on retrouverait dans bien peu de nos villages.

La Patrie Suisse du 20 juin nous semble particulièrement intéressante. Le professeur Hoffmänner nous entraîne avec lui dans une promenade au parc national. Avec Ernest Naef, nous suivons les acrobaties aériennes des aviateurs et des trapézistes, et avec M. L. Sandoz, nous visitons une grande minoterie. Une belle série de photographies met sous nos yeux les nouveaux vitraux du temple des Pâquis. Deux nouvelles, un roman complètent ce numéro. Signalons une heureuse initiative : celle de consacrer chaque semaine une page spéciale aux sports.

Bon calcul. — Un marchand de charbon avait à son service un commis. Peu satisfait de son travail et surtout de son ignorance, il décida de le remplacer. Il le fit appeler au bureau.

— Je ne suis pas du tout satisfait de vos services, dit-il, depuis que vous êtes à la maison, vous n'en savez pas plus que le jour où vous êtes entré. De fait, vous n'avez rien appris.

— Pardon, monsieur, j'ai appris une chose.

— Et laquelle, s'il vous plaît ?

— J'ai appris que 1800 livres font une tonne.

Le marchand sourit et conserva son employé.

MYSTIFICATIONS

T E célèbre mystificateur Romieux, digne représentant de la fameuse lignée des Lemice-Terreux, possédait un jeune singe, qui était la terreur du quartier.

Lassés des nombreux et désagréables exploits de la bête, les voisins du joyeux farceur déposèrent entre les mains du commissaire de police de l'arrondissement une plainte collective, dans laquelle étaient énumérés les terribles méfaits de ce singe trop effronté.

Le commissaire de police pria Romieux de passer à son bureau.

Notre mystificateur se rendit dès le lendemain matin au commissariat et entre les deux hommes la conversation suivante s'engagea :

— Vous êtes bien M. Romieux ?

— Oui, monsieur le commissaire.

— Habitant telle rue, tel numéro ?

— Oui, monsieur le commissaire.

— Sans profession ?

— Si, monsieur le commissaire, admirateur principal des artistes du théâtre de l'Odéon.

— Ne plaisez pas.

— Je ne plaise pas, monsieur le commissaire.

— Vous avez un singe ?

— Oui, monsieur le commissaire.

— Ce singe fait la désolation du quartier.

— Oui, monsieur le commissaire.

— Il pénètre chez les voisins ?

— Oui, monsieur le commissaire.

— Fait des ordures chez l'un, déchire les rideaux chez l'autre, pousse des cris stridents chez un troisième, etc., etc. ?

— Oui, monsieur le commissaire.

— Mais tout cela ne serait rien. Voilà que cet animal se met à voler tout ce qui lui tombe sous la main. Ainsi, avant-hier, il a pris chez votre voisine, la rentière, une bague en or. Vous avez